

aspiration vers l'amour. Tout ce qu'elle voit est beau, tout ce qu'elle pense est beau. Sa pensée, sa pensée surtout qui mollement, suavement, sort de ses voiles, pensée tiède, pensée lumineuse, ondoyante, éternellement jeune comme la caresse qui l'a fait naître ! — C'est le bonheur, ma mie, qui s'éveille en toi ! — Quel bonheur ? — Celui de tes yeux devenus suppliants, celui de tes lèvres qui sont pâlies, celui de ton cœur qui s'est ouvert à toutes les bontés, à toutes les tendresses, à toutes les miséricordes !

Le monde, l'infini est dans son sourire, et son sourire est plein de l'orgueil de la défaite. Orgueil de la vie, car l'amour a dompté la mort — orgueil de la douleur, qui suit l'amour comme une ombre — orgueil de la science : elle a mesuré un abîme, elle l'a trouvé moins profond que son désir, moins obscur que son âme.

Amour, beauté ! Enigme, ténèbres ! Mais la clarté mystérieuse du bonheur est sur son front : toute l'éternité est dans son rêve. C'est l'amante !

III.— LA MÈRE

Ses bras se sont refermés sur elle-même : elle porte en elle l'avenir du monde, la vie. Elle contemple une aurore qui naît en elle : bientôt des doigts de rose écartent les voiles qui l'arrêtent encore. Cependant le mystère de son être la possède, l'absorbe tout entière. Tout ce qui était lumineux lui paraît obscur, tout ce qui était vibrant est mort. Une seule chose : la vie qui est en elle. La vie comprenez-vous ? c'est à dire, son immortalité à elle, l'immortalité de son amour, de son adoration, dont elle a peut-être oublié les transports.

C'est une mère, hélas ! c'est déjà une esclave.

Quand les rois et les peuples se ligueraient pour affranchir la femme, elle retomberait esclave le jour de sa maternité. Prends ces fers et baise-les comme une chose sainte : ta liberté serait la fin d'un monde.

M. O.

Droit au Cœur

Par LOUIS FRECHETTE.

(suite)

La déception devait être fatale.

Un jour, après les heures de bureau, un domestique vint le prévenir qu'un monsieur bien mis le mandait au salon du petit hôtel où il logeait. Sa stupéfaction fut grande en reconnaissant le père de Pauline, M. Frémont, qu'il n'avait pas rencontré depuis des semaines.

Que signifiait cette démarche ?

Le jeune homme se présentait tout interloqué, lorsque sur le ton de la plus bienveillante courtoisie, le visiteur lui adressa la parole :

— Vous êtes surpris de ma visite, monsieur, mais remettez-vous, c'est la visite d'un ami.

— Croyez que j'en suis heureux et bien honoré, monsieur, repartit le jeune homme.

— Connaissez-vous, reprit le père de Pauline, le roman d'Alexandre Dumas, fils, intitulé "La Dame aux Camélias" ?

— Oui, monsieur, mais...

— Ce roman qu'on a dramatisé et qui a tant de succès en ce moment sur la scène de Paris ?

— Très bien, monsieur, mais en quoi ?...

— Vous vous rappelez sans doute la scène touchante entre le père d'Armand Duval et Marguerite Gauthier ?

— Parfaitement.

— Eh bien, mon jeune ami, c'est un sentiment analogue à celui du père d'Armand Duval qui m'amène en ce moment auprès de vous. Je viens vous demander le bonheur de ma fille.

— Je ne vous comprends pas.

— Rappelez-vous bien la scène, monsieur. C'est identiquement la même, avec cette différence que ce n'est plus un vieillard désolé inclinant sa douleur de père devant une courtisa-

ne, mais un ami, qui aurait été heureux de vous appeler son fils, et qui vient demander à votre générosité une séparation devenue nécessaire au bonheur de son enfant.

— Cette séparation, je l'ai déjà offerte, monsieur.

— Je le sais, mais Pauline est la loyauté même, comme vous savez, et elle vous aime trop pour jamais consentir... M'avez-vous compris ?...

— Ah ! monsieur ! s'écria le malheureux en s'affaissant sur un fauteuil, la gorge pleine de sanglots étouffés, que me demandez-vous ?

— Quelque chose d'héroïque, je le sais ; je vous demande votre bonheur en échange du bonheur de celle que vous aimez.

Auguste se leva machinalement, jeta un regard égaré autour de lui, tendit une main fébrile à son interlocuteur ; et c'est à peine si celui-ci l'entendit murmurer :

— Allez, monsieur, il sera fait comme vous le désirez, et que Dieu nous pardonne à tous deux.

•••

Le soir, il y avait bal à la "Salle de Musique", le bal du club Stadacona. On était au lendemain de Pâques, et pour se "décarêmer", comme on dit, le tout Québec de la haute s'était donné rendez-vous à cette réunion fashionable par excellence.

Onze heures venaient de sonner ; un brillant orchestre emplissait la salle de sa joyeuse harmonie ; des spirales de danseurs tourbillonnaient, rieuses et charmantes, sous l'averse lumineuse des lustres ; une atmosphère parfumée flottait du parquet au plafond de la vaste enceinte ; les toilettes étincelaient ; tout semblait respirer la joie de vivre dans un envol de jeunesse et de gaieté.